

FESTIVAL LE QUATRE-UN (27 mai 2023)
TABLE RONDE “ÉCRIRE EN ATELIER : ÉMANCIPATION/CRÉATION”

Séverine Daucourt commence par son point d'entrée des ateliers d'écriture : une nécessité financière. Elle ne pourrait pas seulement vivre des droits d'auteur de ses productions littéraires (poésie).

Elle estime que la forme de l'atelier est nécessairement déterminée par les rencontres : personnes participant à l'atelier, institution commissionnant l'atelier : *chaque atelier est une création collective.*

Quelle terminologie : animer ? conduire ? elle préférerait d'abord le premier terme, mais désormais il lui semble qu'elle doive mener l'atelier afin de *maintenir l'atelier comme un espace de création.*

Louise Desbrusses dit s'être mise à “écrire pleinement” lorsqu'elle est “revenue vivre dans son corps”.

Ses ateliers doivent être : sans table ni chaise, si possible par terre avec de grandes feuilles. Il lui semble essentiel de *lâcher la chorégraphie de l'apprentissage de l'écriture* (dès le CP, déjà préfigurée en maternelle)

“Dans mes ateliers, avant d'écrire, on commence par se rouler par terre”

Écrire, dans ses ateliers, ça peut aussi être dessiner.

Aurélie Foglia parle de l'envie d'enseigner la littérature par la création. Dans l'atelier, la littérature devient *partageable.*

Elle n'aime pas ce qu'elle appelle les “ateliers-recettes” (les exercices qu'on trouve dans des livres, les pratiques oulipiennes), préfère susciter l'écriture chez chaque personne en fonction de cette personne. Elle vient comme elle est, et c'est elle qui doit adapter ses propositions.

Un peu comme une cheffe d'orchestre : alors même qu'on a l'air de ne rien faire, rien ne se fait sans nous.

Nedjma Kacimi évoque quant à elle la part mystique de l'écriture. Comme Louise Desbrusses, elle souligne l'importance de passer par le corps. Avant son texte publié (roman/récit/etc) elle se demandait sans cesse : COMMENT dire ? Quel format ? Un ami lui a conseillé de *lâcher* : d'être dans la disponibilité et de laisser venir.

Alors elle a commencé à marcher en forêt, à courir, à nager... Elle a engagé son corps ; et sans chercher, *c'est venu*.

Dans les ateliers qu'elle propose pour des collégiens-lycéens (en conséquence du prix reçu pour son livre), elle leur offre précisément cela : un retour au corps, qui commence par un temps de méditation.

Séverine Daucourt : d'après elle, les ateliers "ne servent à rien", sinon à jouir d'un moment privilégié, et précieux, de partage.

Louise Desbrusses appuie ces propos en commençant par rappeler le caractère éminemment politique de l'espace d'atelier. Et, concernant la visée de ses propositions en particulier : "Le simple fait de revenir habiter à l'intérieur de soi est politique."

Elle remet aussi en cause les termes de "production" et de "restitution" :

- on produit déjà constamment, ou, si tel n'est pas le cas, on nous culpabilise de ne pas le faire (les chômeur.euses par exemple)
- que devrait-on restituer ? on n'a rien volé !

Dans ses ateliers, les participant.es sont donc amené.es à se demander : Qu'est-ce que ça veut dire, se mettre face à un public ? Qui se sent prêt.e à le faire, pour qui ça fait sens ? Et si non : pourquoi ?

Aurélie Foglia propose l'idée d'un atelier comme un bain – et ça fait toujours du bien, d'être dans un bain. Un moment décentré de soi, où l'on pense aux autres.

Elle regarde les ateliers, mais aussi sa production littéraire, comme de la *politique oblique*.

Citant Saint John Perse : "C'est assez pour le poète d'être la mauvaise conscience de son temps."

Un atelier, c'est quelque chose à vivre. Une expérience. Un dispositif pour que quelque chose ait lieu, se cristallise. Il y a quelque chose de désinhibant dans l'atelier, qui permet de débloquent des choses, de tisser de nouveaux rapports à la langue mais aussi à soi-même.

À la fac, les ateliers sont caractérisés par une obligation de *noter*. **Aurélie Foglia** propose donc de se tenir à la fois dans et hors du cadre : donner un cadre à partir duquel on note, mais aussi créer autour de ce cadre. (**Séverine Daucourt** dira plus tard que pour elle, c'est tout à fait impossible de noter un atelier : elle "triche" en se basant sur la présence des élèves, etc.)

Nedjma Kacimi dit qu'il faut parvenir, dans les ateliers, à déconnecter les élèves des questions orthographiques (etc.) dans lesquels iels baignent déjà toute la journée. "Désolé.e, je fais beaucoup de fautes" ne devrait pas freiner quiconque.

Séverine Daucourt mentionne les effets d'émulation, et la libération qui a lieu au sein du groupe ("les portes s'ouvrent pour chacun") : une personne n'osant d'abord pas lire son texte, en entendant quelqu'un d'autre le faire, trouvera le courage le lendemain.

Louise Desbrusses : pour elle, l'atelier est réussi quand elle "a l'impression de n'avoir rien fait".

Mais aussi : quand les participant.es ont l'air plus vivant à la sortie qu'en entrant. (Quelque chose dans le regard, que **Aurélie Foglia** a mentionné aussi)

Question du public : “pourquoi les institutions devraient-elles investir dans des ateliers pour les jeunes ?”

Réponse d’une étudiante chinoise qui a participé à des ateliers :

Elle a participé complètement par hasard (elle se trouvait devant la porte, l’animatrice (**Aurélie Foglia**) lui a proposé de faire l’atelier, “quand?” “maintenant”), et cela lui a apporté une certaine confiance. À propos du sujet de son poème, un chantier dans sa fac : “Je vois ce chantier depuis mai 2022, je ne savais pas que je pouvais écrire un poème dessus”. Elle mentionne aussi la question du comptage des syllabes, dont elle s’inquiétait initialement avant d’apprendre que ce paramètre avait perdu en importance depuis le XIXe siècle.

Aurélie Foglia a rebondi en dénonçant la trop grande tradition de passivité dans l’université française. Ce qu’elle appelle l’enseignement-atelier, qui permet également de transmettre une théorie (ici, on l’a vu : l’histoire littéraire), est plus respectueux de chaque élève et permet davantage de rencontres/illuminations, sans doute, que les cours de théorie pure.

JE RETIENS :

La chorégraphie de l'écriture

L'apprentissage de l'écriture, en France, s'amorce en maternelle mais se développe principalement à partir du CP. Il s'inscrit dans un cadre scolaire, soit dans le lieu où l'on passe une grande partie de la journée assis.e docilement. Il faut s'appliquer, donner les "bonnes réponses"...

Passer par le corps avant d'écrire devient alors un effort pour se débarrasser de cet acquis. Pour désapprendre les réflexes et emprunter de nouveaux chemins d'écriture. Il y a là aussi une dimension politique, bien sûr : une indiscipline, et un retour (qui tient presque du luxe) à notre "première maison", le corps.

La productivité

Il y a bien des réponses à la question : "à quoi sert un atelier d'écriture ?"

On pourrait parler de son intérêt pédagogique (apprendre par la pratique) ou des transformations qui s'opèrent dans le dispositif (gain de confiance en soi et en sa capacité à écrire, apport de nouvelles perspectives...), mais il faut également se demander pourquoi l'atelier doit à tout prix prouver son *utilité*.

Un atelier pourrait être comme un bain – et ça fait toujours du bien, d'être dans un bain.

La question d'une production dans l'atelier, qui donnerait lieu à une "restitution", doit également être interrogée. "Que devrait-on restituer ? on n'a rien volé !"